

l'existence, tend-il à se compléter, c'est-à-dire à redevenir absolu, infini, par le mouvement propre et irrésistible de sa nature essentielle. La religion, au reste, n'est instituée que pour cultiver et diriger ce mouvement.

Nous sentons bien que pour l'être absolu, le sentiment de l'asséité est à sa place, c'est le sentiment véritable de sa position, c'est sa manière d'être indispensable ; si l'on peut parler ainsi, l'asséité n'est pour l'être absolu que l'instinct de sa conservation. Car à qui importe-t-il de savoir qu'il n'existe que par lui-même, sinon à celui qui n'a en aucun autre les conditions de son existence ? S'il était possible à Dieu de l'oublier, il cesserait donc de subsister, puisque personne autre ne concourt à son existence !

Mais pour l'être relatif, qui ne vit que par sa dépendance de l'être absolu ; pour celui qui n'est créé que parce qu'un autre le crée, qui n'existe que parce qu'un être étranger le fait exister, en un mot, qui ne puise point en lui ses conditions d'existence, à quoi s'exposerait-il si, par malheur, le sentiment de l'indépendance venait à se réveiller en lui ? Ah ! qu'arriverait-il, si dans l'être créé s'éveillait, mal à propos, l'instinct de l'être incréé ; si l'être qui n'existe que par l'être infini, se mettait à croire qu'il existe par lui-même, et que, conséquemment, il se sépara de celui par lequel il existe ?

Nous comprendrons plus loin comment cet acte se traduirait, dans les faits, sur la terre ; nous n'en constatons, pour le moment, que l'origine ontologique.

Et, d'abord, ce mouvement de l'être créé à l'indépendance, ou à l'asséité, ne fut-il pas en effet appelé par les Latins *super-bia* : nom qu'ils tirèrent de deux mots grecs, ὑπερ (au-dessus) et βίος (vie) ? ὑπερβίος ou *superbia* signifie donc une vie au-dessus des autres vies ? Et dans notre langue, par une aussi merveilleuse profondeur d'étymologie, ce sentiment ne porte-t-il pas le nom de *suffisance*, c'est-à-dire état